

Recherches sociographiques



Gil COURTEMANCHE, *Douces colères : journal*

Jacques Larue-Langlois

Volume 32, numéro 2, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056615ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056615ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larue-Langlois, J. (1991). Compte rendu de [Gil COURTEMANCHE, *Douces colères : journal*]. *Recherches sociographiques*, 32(2), 267–269.
<https://doi.org/10.7202/056615ar>

ensuite, parmi ces derniers, d'aucuns (nombreux ?) ont très vraisemblablement une origine métissée, résultat de croisements biologiques séculaires, ou sont, eux aussi, des « hybrides culturels » qui s'ignorent... Le retour du refoulé ?

À ce titre, le paradigme de l'intériorité/extériorité (ou celui plus récent de « l'intériorité vers l'extériorité ») qui alimente le discours ethnocentrique voire racisant sur certaines catégories d'étrangers, est sérieusement ébranlé dans ses fondements. Demeurent également suspects des pratiques étatiques qui s'en inspirent, relatives à la gestion idéologique et technocratique des présumés « autres lointains » ou « petits autres » inscrits à la marge de la communauté de culture et de sang, bref, symboliquement expulsés de « la nation historique ».

Le *Dictionnaire* de Marcel Trudel est un livre important : il exhume enfin des archives publiques une masse de renseignements et de données pourtant accessibles aux définisseurs de situation depuis de nombreuses années : il confirme des intuitions ; il suggère des hypothèses neuves ; il bouscule des certitudes, notamment celles qui fondent le *consensus* actuel sur le caractère monoculturel et monoracial du Québec d'hier et d'aujourd'hui. Il est donc éminemment « pertinent » dans les débats portant sur la transparence de la définition du « Québécois » et du « Québec » d'aujourd'hui et de demain.

À ce moment critique où heureusement s'élabore, dans certains secteurs progressistes de l'*intelligentsia*, une conception de la société, qui soit de plus en plus historique (et dialectique) et qui se méfie des idées fondatrices autolégitimantes nourries par une certaine « tradition historiographique », d'ailleurs fort contestable sur bien des points, il faut souhaiter que, contrairement à son prédécesseur de 1960, le *Dictionnaire* ne soit pas écrasé sous le rouleau compresseur de la censure. Les générations montantes, condamnées à rencontrer, un jour, l'Histoire sur leur chemin, ont le droit de savoir, en vue de maîtriser et de conjurer les effets d'une certaine vision pérenne de « notre maître le passé ».

Daniel GAY

Département de sociologie,
Université Laval.

Gil COURTEMANCHE, *Douces colères : journal*, Montréal, V.L.B., 1989, 156 p.

Colères sans hargne, frustrations écrites et défoulement garanti, Gil Courtemanche s'offre une « colonne ». Au fond de l'âme de tout journaliste dort d'un sommeil agité le rêve d'avoir une rubrique où jouir d'une entière liberté d'expression. Courtemanche s'est donc fait *columnist*, le temps d'une campagne électorale fédérale, du 1^{er} octobre au 21 novembre 1988.

Cette temporalité constitue le problème majeur du livre, au demeurant fascinant dans ses emportements innombrables contre les principaux moulins à vent et empêcheurs de danser en rond de notre petit monde.

L'auteur aborde successivement, dans ces éphémérides de réflexion personnelle, un certain nombre de sujets plus ou moins explosifs, plus ou moins inoffensifs parfois, mais ayant tous l'heur de provoquer chez lui des élans bien sentis, nés d'un équilibre oscillant de réflexion et de passion. Journaliste depuis vingt-cinq ans et préoccupé d'actualité au jour le jour,

Courtemanche se fait une joie —qu'il lui arrive, ici et là, de nous faire partager— de la commenter dans la plus grande liberté, en ne se gênant aucunement pour extrapoler. Le lecteur a ainsi droit à des opinions personnelles les plus diverses sur des questions dont le cours des événements a, depuis, modifié singulièrement le sens. Comment, par exemple, trouver pertinents des commentaires sur les accords du lac Meech émis vingt mois avant l'échec qu'on sait ?

Mais au fond, quel attrait pourraient offrir ces exégèses puisque, de son propre aveu, l'auteur ne s'intéresse pas aux événements locaux : c'est dans un monde plus vaste qu'il navigue. Pour lui, le Canada est « un dortoir et le Québec, une fécondation in vitro » où « la Sainte-Flanelle de l'information » (Radio-Canada), « milieu fermé par excellence », véritable Politburo imbibé d'« anesthésie mentale » et de « mépris pour les hommes politiques », se contente d'appliquer des règles d'objectivité mathématique, conduisant à ce que 45 minutes d'antenne sur les abus criminels des compagnies de finance doivent nécessairement être suivies de 45 minutes qui leur soient favorables (un exemple vécu).

L'auteur, pour sa part, affiche une inattaquable largeur d'esprit : il hait les dogmes, les églises et les étiquettes, et se demande pourquoi la gauche doit toujours avoir raison, et la droite, essentiellement tort. Nul n'échappe à son ton incisif, ni le peu regretté John Turner, « gaffeur invétéré », ni le sympathique Ed Broadbent, « honnête et maladroit », ni surtout le timonier Mulroney, dont le « ton Jello » évoque un « télévangéliste » et dont « les quatre principales caractéristiques sont l'ambition et l'opportunisme, l'ambition et l'opportunisme ». Que voilà une belle élection en vue !

Heureusement, la planète est vaste et nombreuses, les causes qui attirent l'attention du chroniqueur. Ainsi le Chili est devenu, depuis Pinochet qui l'a épuré du « marxiste pur Allende », un des pays les plus prospères de l'Amérique latine. C'est ce qu'il soutient, en « nostalgiant » sur les salons et les bars de gauche d'antan où lui aussi, « sans être marxiste », a vibré de quelque solidarité envers un grand Tiers Monde. Mais ce n'était qu'« aveuglement des intellectuels et des journalistes québécois ».

D'ailleurs, « le monde de l'information n'échappe pas non plus à ce romantisme pernicieux qui atteint souvent la supercherie ». Et va pour « le mythe selon lequel l'IRA serait un mouvement révolutionnaire représentatif de l'ensemble de la population catholique de l'Irlande du Nord ». Ce qu'aurait soutenu *Le Point*. Pour Courtemanche, c'est Khadafi qui arme l'IRA. Mais les médias le taisent.

Cuba est tristement au programme pour ses prisonniers politiques, et un journal fermé au Nicaragua ne l'est pas moins qu'un journal fermé en Afrique du Sud. Et ici, bel élan : « On ne mesure pas la liberté à l'étiquette qu'on lui donne et le bonheur à la théorie dont il est issu. »

L'auteur reproche aux quelques journalistes d'ici qui « monopolisent l'information internationale » de se contenter de décrire les « uniformes que constituent les idéologies ». Or, continue-t-il, « les humains sont plus intéressants que les idées qu'ils défendent, lesquelles ne sont rien d'autre que des vêtements qu'on porte et, plus souvent qu'autrement, des vêtements qu'on n'a pas choisis, parce que le magasin du coin ne vendait qu'un seul modèle ». Ce sont ses expériences journalistiques, particulièrement au Liban où il a été un moment tenté de s'installer, qui ont inspiré à Courtemanche cette limpide métaphore des costumes imposés.

Il remet également en question la pratique même de son métier, tel qu'il s'exerce ici, fondé sur « l'illusion du pouvoir », alors que « la télévision se satisfait de plus en plus de prendre note des changements ou de leur donner une quelconque légitimité ».

Toujours à partir d'événements médiatiques, l'auteur accroche au passage Télévision Quatre Saisons, « absurde création des bureaucrates du CRTC [qui] a poussé la vulgarisation décadente à de tels sommets qu'on peut parler sans crainte de triomphe de la vulgarité et de la petitesse », « les ayatollahs de l'indépendance », « les jeunes punks de la langue », « la cohorte de la CEQ unilinguiste qui se drape dans son contrat collectif pour refuser qu'on évalue la performance de ses membres » et « un petit groupe obtus d'anglophones menant un combat d'un autre âge ».

C'est la crainte de l'appel au désordre qui le pousse à mettre dans le même sac les Gilles Rhéaume, Hans Marotte et William Johnson, et qui le fait qualifier de « jardiniers de la haine » André Arthur et Gilles Proulx « qui parlent, la bouche écumante, des maudits Anglais et des drogués ».

Arrive le fatidique 21 novembre et Gil Courtemanche se rend aux urnes, la peur au ventre. La puissance des États-Unis est fondée sur « la suprématie absolue de l'acquisition matérielle et de l'enrichissement individuel ». Ces valeurs, toutes américaines, ne sont pas les nôtres. Pour jouer au marché commun avec cette puissance, il nous faudra tenter, nous aussi, d'accéder à cet « idéal moteur de l'épanouissement ». Justifiant par la peur cette obscène alliance, il vote contre le marché commun et donc, pour la première fois de sa vie, libéral : « Canadien par défaut, je vais voter pour le parti politique que je méprise le plus pour protéger ce qui reste d'un pays qui n'est pas vraiment le mien. » Vaut-il de se battre pour un costume ainsi imposé ? Peut-être pas, sans en avoir essayé quelques-uns, histoire de choisir une bonne fois pour toutes.

Jacques LARUE-LANGLAIS

*Département de communication,
Université du Québec à Montréal.*

Camil GIRARD et Normand PERRON, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 665 p. (« Les régions du Québec », 2.)

L'ouvrage est le deuxième, après *Histoire de la Gaspésie*, de la collection « Les régions du Québec » parrainée et dirigée par l'Institut québécois de recherche sur la culture. Fernand HARVEY indique, dans la préface, comment le livre répond aux objectifs de la collection qu'il dirige. L'avant-propos détaille la participation des nombreux collaborateurs à la recherche et à la préparation du document et donne crédit à Étienne TROESTLER d'avoir participé avec Perron à la rédaction du chapitre 1 et à Jean-Michel TREMBLAY à celle du chapitre 12 avec Girard. Les deux auteurs principaux ont écrit ensemble la conclusion, mais se sont partagés les autres chapitres, Girard rédigeant ceux consacrés aux Amérindiens, à la traite des fourrures, à la démographie et à l'économie industrielle ; Perron, ceux portant sur l'économie agricole, les institutions et la culture.

L'ouvrage se divise en quatre parties, suivant un découpage chronologique. La première porte sur la période allant des origines à 1840, sauf le chapitre 1 qui décrit le milieu physique et échappe ainsi à la chronologie de l'histoire humaine : elle couvre une longue période d'environ